

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/2 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.2.62687

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Mehr verblüffend als überzeugend ist allerdings die These (S. 64f. und 72), auslösender Moment für den Entschluß Frankreichs zum Bündnis mit den USA sei im Januar 1778 der Tod des letzten bayerischen Kurfürsten Ende Dezember 1777 gewesen, weil Frankreich in dieser Situation sozusagen eine Ausrede gegenüber dem österreichischen Bündnispartner brauchte, um nicht in den drohenden Konflikt in Deutschland verwickelt zu werden. In diesem Punkt scheint der gerade bei englischen Autoren nicht völlig ungewöhnliche Fall vorzuliegen, daß Originalität Vorrang vor *common sense* eingeräumt wurde. Ein Eingreifen Frankreichs zugunsten Österreichs in einen Konflikt über die bayerische Erbfolge stand in Versailles niemals zur Diskussion. Planspiele gab es ganz im Gegenteil allenfalls für eine französische Intervention zur Vereitelung der österreichischen Ambitionen auf Bayern. Auch in Wien rechnete man nicht mit französischer Hilfe für die eigenen Pläne in Bayern, sondern war froh, daß die Franzosen zu diesem Zeitpunkt angesichts des sich abzeichnenden Konflikts mit England andere Sorgen hatten.

Richtig ist zweifellos, daß Versailles nach den Erfahrungen des Siebenjährigen Krieges um jeden Preis vermeiden wollte, gleichzeitig in einen See- und in einen Landkrieg verwickelt zu werden. Daß sich Frankreich aber deswegen in einen Seekrieg stürzte, um nicht an einem Krieg in Deutschland teilnehmen zu müssen, läßt sich weder belegen noch plausibel vermuten.

Als die Österreicher später in der bayerischen Erbfolgekrise tatsächlich die (vermeintlichen) Verpflichtungen des französischen Bündnispartners einforderten, bissen sie in Versailles auf Granit. Als Begründung für ihre Weigerung, den *casus foederis* anzuerkennen, diente den Franzosen aber nicht der Krieg gegen England, sondern das Argument, daß der Defensivvertrag von 1756 nicht für die strittigen, von Österreich beanspruchten Territorien in Bayern galt.

Dieser Einwand gegen eine allzu gewagte These (die sich zudem gar nicht wirklich auf einen der publizierten Briefe, sondern im wesentlichen auf eine seit Jahrzehnten veröffentlichte Passage des *Véri*-Tagebuches stützt), schmälert aber in keiner Weise den Wert dieser verdienstvollen Quellenpublikation.

Eckhard BUDDRUS, Neustadt a. d. Weinstraße

Magdalene HEUSER (Hg.) in Zusammenarbeit mit C. BERGMANN-TÖRNER, D. COLEMAN BRANDT, J. WULBUSCH, Therese Huber. Briefe, Bd. 1: 1774–1803, Tübingen (Max Niemeyer) 1999, 850 p. (Therese Huber. Briefe).

Therese Huber, romancière, traductrice, essayiste, auteur de récits de voyage et finalement rédactrice du »Morgenblatt für gebildete Stände« de Cotta, est une des premières Allemandes qui ait plus ou moins bien réussi à vivre de sa plume. Fille du professeur Christian W. Heyne de Goettingue, épouse de Georg Forster, ethnologue et jacobin, et de l'écrivain et rédacteur Ludwig Ferdinand Huber, elle était certes déjà en relation avec tout ce qui avait alors un nom dans les lettres allemandes, mais elle le dut aussi à ses qualités personnelles. W. v. Humboldt, qui la connaissait depuis 1788, mais également ses deux maris et Caroline Michaelis, Schlegel-Schelling, estimait qu'elle l'emportait sur eux tous tant par l'originalité de son esprit et l'étendue de son horizon intellectuel que par la droiture de son caractère. Et il n'était pas le seul à admirer alors ses connaissances et l'ampleur de ses lectures, comme aussi son attitude et sa simplicité. Mais si son œuvre narrative a trouvé un vaste public dans le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, si, une fois l'anonymat levé, la romancière et l'éditrice avaient été bien appréciées à l'époque, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle elle et son œuvre furent progressivement oubliées, tandis que, grâce à l'intérêt témoigné pour le romantisme, Caroline Schlegel-Schelling avait survécu. A la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, quelques chercheurs essayèrent certes d'attirer de nouveau l'attention sur Therese Huber,



mais, notamment grâce aux efforts de l'éditrice de la correspondance, c'est surtout depuis une dizaine d'années que sont reconnues son importance historique et sa place dans les lettres allemandes. En effet, depuis 1989, sous l'égide de la maison Olms Magdalene Heuser édite ses œuvres narratives en 8 volumes et, parallèlement, chez Niemeyer, elle commence à en publier la correspondance.

Des 4500 lettres qu'elle a retrouvées, Magdalene Heuser en présente 273 dans ce premier volume, qui commence avec les premières lettres de la jeune fille à son père et s'arrête en 1803, lorsque l'interdiction de la »Allgemeine Zeitung« par le gouvernement du Württemberg obligea L. F. Huber à s'établir à Ulm, ville plus libérale, qui lui permit de continuer à éditer ce journal jusqu'à sa mort en 1804. De ce fait, ce volume permet de suivre l'évolution morale et intellectuelle de la jeune fille et le destin sinueux de la jeune femme, en même temps qu'il éclaire les difficiles conditions financières des écrivains et les conflits du couple Forster. Il en ressort cependant aussi que Therese tenait Georg Forster en grande estime, même après leur séparation. Ce n'est pas tant sur le plan politique qu'elle s'écartait de lui, mais pour une question de caractère. Quelques-unes des lettres, notamment pour ce volume, avaient certes déjà été publiées, parfois de façon fragmentaire, il est vrai, mais l'éditrice estime qu'on ne peut se faire une idée exacte de la personnalité de Therese, de ses relations, de son activité et de ses idées qu'en s'appuyant sur l'ensemble de sa correspondance. Et de publier la plupart des lettres *in extenso* de façon diplomatique; seules quelque-unes, trop rares sans doute, qui sont données sous forme de »regesta«. Si la plupart des lettres sont en allemand, un tiers est en français, notamment celles adressées à sa fille Therese Forster, dame de compagnie d'Isabelle de Carrière, romancière francophone d'origine néerlandaise. Mais alors les notes en présentent un résumé en allemand. Ces lettres montrent que Therese Huber avait une très bonne connaissance du français; on voit que cette langue lui était familière; même avec ses enfants elle semble l'avoir parlé, au moins occasionnellement, comme il ressort de quelques citations reproduisant leurs propos. Elle rappelle d'ailleurs que, dans la famille de ses parents le français était bien pratiqué, mais ce n'était plus le cas vingt ans après, comme il ressort de l'exemple de sa demi-sœur. A cela s'ajoute que Huber parlait bien notre langue, sa mère étant française. Therese fait certes des fautes, mais pas beaucoup plus qu'en allemand, en partie aussi parce que la plupart de ses lettres ont été écrites au courant de la plume, mêlant des réflexions, des conseils pédagogiques et des informations sur la vie quotidienne. Consciente de l'imperfection de son allemand, elle écrivait en 1790 à Bertuch: »Ich lerne jezt gut teutsch«. On l'a dite sans préjugés; c'est vrai, elle est cosmopolite, sauf lors de son séjour à Vilnius, où, choquée par le sous-développement du pays, elle actualise bien des clichés sur le caractère polonais.

A part les lettres adressées à S. Th. Soemmering, W. v. Humboldt, et quelques autres destinataires isolés comme F. J. Bertuch, l'éditeur du »Journal des Luxus und der Moden«, G. A. Burger, Herder, A. W. Schlegel, F. Jacobi et J. H. Voss, il s'agit ici surtout de lettres familières, destinées à son père, à sa fille et à des amis et amies intimes comme Luise Mejer, la confidente de sa jeunesse. Malheureusement elle a sans doute brûlé les lettres à ses maris. Dans ce recueil il est certes aussi question de ses goûts et de ses travaux littéraires, qui sont cependant postérieurs à 1794 et d'abord publiés sous le nom de son mari ou sous l'anonymat, qui n'a été levé qu'en 1811, mais ce volume apporte surtout de petites pierres à la mosaïque de la personnalité de Therese Huber et de sa vie d'épouse et de mère. Partagée entre les tâches domestiques et son œuvre, elle avait les pieds sur terre. Le lecteur qui cherchera des informations sur la République de Mayence sera déçu, non seulement parce que Therese quitta Mayence dès le 7 décembre 1792, mais parce que, tout en se disant jacobine et démocrate de cœur, elle ne cherchait pas à faire de la propagande, à convertir ses amis restés en Allemagne: elle avait pour principe de ne parler politique qu'avec les intimes. Manifestement, sa simplicité et sa modestie prouvent aussi qu'elle ne voulait pas trop bousculer les idées reçues concernant le rôle de la femme, traditionnellement confinée à celui d'épouse, de



mère et de maîtresse de maison. Dans les lettres à sa fille, elle pratique une étonnante auto-analyse et croque d'excellents portraits contrastants, notamment de Caroline Schlegel-Schelling, dont elle connaissait bien les qualités et les défauts.

A lui seul l'index des noms des personnages cités comprend 80 pages. Dans le commentaire linéaire l'éditrice présente rapidement les destinataires des lettres ainsi que les relations qu'ils ont entretenues avec Therese Huber et elle explicite les allusions à des personnages, des écrits, des événements, mais elle accorde trop d'importance aux moindres détails de la vie quotidienne de sorte que le commentaire pourrait parfois être allégé. En outre, pour chaque lettre l'appareil critique indique la source, si elle avait déjà été publiée et où, mais il relève aussi les variantes, les corrections, les ajouts. Si on doit féliciter M. H. d'avoir entrepris cette édition, on peut cependant se demander si, par les temps qui courent, ce n'est pas accorder trop d'importance à ces documents tout compte fait secondaires et si elle a raison d'alourdir par son acribie cette édition au point d'avoir besoin de 850 pages pour 273 lettres et de 9 volumes, rien que pour la correspondance!

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

Jacques BERNET, Jean-Marc VASSEUR (Éds.), *Journal d'un maître d'école d'Ile-de-France (1771–1792)*. Silly-en-Multien, de l'ancien régime à la révolution. Présentation et notes par Jacques BERNET avec le concours de Jean-Marc VASSEUR. Préface de Jean-Pierre JESSENNE. Villeneuve-d'Ascq 2000 (Publications de l'Université de Lille, Presses Universitaires du Septentrion), 294 S. (Documents et témoignages).

Die vorliegende kommentierte Textedition des »Journal« von Pierre Louis Nicolas Delahaye (1745–1803), des Landschulmeisters des Dörfchens Silly-en-Multien aus den Jahren 1771 bis 1792, basiert auf 39 »Cahiers« umfassenden handschriftlichen Aufzeichnungen mit dem Titel »État des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de Silly-en-Multien et autres événements remarquables et curieux«, die im Departementalarchiv von Oise verwahrt werden (vgl. die Angaben im Préface von Jean-Pierre Jessenne, S. 7f., sowie in der editorischen Einleitung, S. 9f.). In seiner einführenden Studie (S. 15–47) bietet der Herausgeber und Bearbeiter Jacques Bernet ein den aktuellen Forschungsstand berücksichtigendes biographisches Porträt (S. 17–23) und eine Übersicht über den beruflichen Lebensweg des Verfassers P. L. N. Delahaye als »maître d'école« im ausgehenden Ancien Régime (S. 23–27) sowie grundlegende Informationen über die soziale und wirtschaftliche Situation des südlich von Nanteuil in der früheren Bailliage de Senlis an der nördlichen Grenze der Ile-de-France zur Picardie gelegenen Silly-en-Multien (S. 27–34), das religiöse Leben der kirchlichen Ordensgemeinschaften und frommen Laienkongregationen (S. 34–39) und die als Umbruch aller gewachsenen Strukturen empfundenen Umwälzungen während der Revolutionszeit (S. 39–47). Die in der aktuellen Edition gut zweihundert Textseiten (S. 53–256) umfassende Chronik, deren Informationsreichtum mehr als nur lokalhistorische Relevanz besitzt, wird durch ein umfassendes Glossar (S. 257–262) sowie einen Index der Personennamen (S. 263–281) erschlossen. Auf ein Literaturverzeichnis wurde, wie in Texteditionen üblich, verzichtet, doch werden in den Anmerkungen zum Einleitungsteil wenigstens einige bibliographische Hinweise zum Thema geboten. Der insgesamt als sehr gelungen zu bezeichnende Band wird durch einen wertvollen Anhang mit einigen Karten und älteren Fotografien von Silly und Umgebung sowie historisch-statistischen Auswertungen in Form von Diagrammen und Tabellen abgerundet. Es ist bedauerlich, daß das »Journal« von Delahaye, der das Amt des »clerc paroissial et maître d'école« ununterbrochen von 1771 bis 1803 versah, nur bis 1792 erhalten ist. Die Fortsetzung für die Jahre 1792 bis 1803, deren Existenz der Bericht des Abbé Léonor Dupille, des ersten Lokalhistorikers des Ortes, verbürgt, ist nicht mehr überliefert. Editorische Probleme viel grundsätzlicherer Art jedoch brachte der Umstand mit